

ENTRETIEN

« Je suis convaincu que le développement et le renforcement de l'arménien occidental est l'affaire de la diaspora »

Entretien
avec **Razmik Panossian**,
directeur du département
des communautés arméniennes
de la **Fondation Calouste Gulbenkian**

Cet été, du 10 juillet au 20 août, dans la ville de La Bourboule en Auvergne, la fondation Gulbenkian a organisé dans le cadre de son programme quinquennal quatre initiatives dédiées au renforcement, à la transmission et à l'apprentissage de l'arménien occidental : un atelier d'innovation créative, le camp Zarmanazan pour les adolescents de 10 à 15 ans, des cours d'un mois de requalification et de formation des enseignants (en collaboration avec le département d'enseignement des langues orientales de l'Inalco), et enfin la deuxième édition du WikiCamp, du 11 au 20 août, en collaboration avec l'ONG Wikimedia d'Arménie.

Ces initiatives ont été organisées en France, en partenariat avec « Mille Et Un Mondes », une association lyonnaise reconnue par le ministère de la Jeunesse et des Sports comme compétente pour organiser des camps d'été et de vacances pour les adolescents.

Du 10 au 17 juillet, le programme d'innovation créative a rassemblé à La Bourboule près de 40 personnalités de différents domaines – culture, littérature, traduction, théâtre, comédie, cinéma, musique, pédagogie – qui ont poursuivi les projets définis lors de l'atelier de l'année précédente. 40 adolescents et près de 20 enseignants et responsables venus des États-Unis, d'Allemagne, de France, d'Autriche et d'Istanbul ont participé au camp Zarmanazan. Les cours de requalification pédagogique ont rassemblé 17 enseignants et 7 conférenciers venus des États-Unis, de France, de Grèce et d'Istanbul, et le WikiCamp, 25 jeunes âgés de 17 à 26 ans.

Ces initiatives ont été réalisées sous la direction de Razmik Panossian, directeur du département des communautés arméniennes de la Fondation Calouste Gulbenkian, et mis en œuvre par Ani Garmirian, responsable des programmes. Nous publions ci-dessous un entretien avec Razmik Panossian consacré à la mise en œuvre des programmes.

Nor Haratch – Le programme quinquennal que vous aviez développé avec la Fondation Gulbenkian touche à sa fin. Quelles sont vos impressions sur sa mise en œuvre ?

Razmik Panossian – Le programme prendra fin en décembre 2018 et nous discutons d'ores et déjà de nos tâches pour les cinq prochaines années. Toutes ces années, le renforcement et le développement de l'arménien occidental était au cœur de notre travail. Je reviendrais ici sur nos principales initiatives, dont l'objectif était de former des professionnels – des enseignants, des intellectuels et des jeunes créateurs. Dans cette optique, nous avons commencé notre travail par les écoles, afin que le financement que nous fournissons soit mis à profit de manière efficace. Puis,

nous avons commencé à mettre en œuvre nos propres initiatives – ce qui était jusqu'à présent inédit – comme, par exemple, le camp d'été Zarmanazan pour les adolescents. Nous avons aussi mis l'accent sur la sphère technologique, afin d'y assurer le développement de l'arménien occidental. Ainsi, à partir de 2018, les smartphones disposeront d'un correcteur orthographique en arménien occidental.

Lorsque nous avons lancé le programme en 2013-2014, nous pensions avancer à un rythme plus rapide, mais en pratique, nous avons constaté que chaque programme nécessitait beaucoup plus de travail que prévu. La mise en œuvre des programmes a pris du temps, mais nous espérons en récolter les fruits fin 2018.

En parallèle, nous avons également mis en place un programme de développement professionnel pour les enseignants dans les écoles arméniennes au Liban, en partenariat avec l'université Haigazian.

NH – Parlez-nous un peu du second WikiCamp organisé par Gulbenkian...

R.P. – Ces camps sont organisés par l'ONG Wikimedia d'Arménie, avec notre financement. Après le Liban et le Portugal, le troisième camp aura lieu en France. Les adolescents pourront y participer pour écrire des articles en arménien occidental pour l'encyclopédie en ligne. Je dois dire que ce programme a donné

mée dans un ghetto : nous utilisons l'arménien pour enseigner l'histoire et la littérature arméniennes, mais pas pour se connecter avec le monde. Ainsi, sans nous en rendre compte, nous renforçons l'idée que des langues comme l'anglais, l'espagnol ou le français sont faites pour se connecter au monde, mais pas l'arménien. C'est un grand danger pour l'existence de l'arménien, car en ne se cantonnant qu'à certains sujets, la langue risque avec le temps de s'appauvrir et de perdre son actualité – ce sera une langue belle, certes, mais figée comme un monument. Quand j'allais à l'école arménienne au Liban, notre manuel d'arménien traitait tous les sujets, et même la science était enseignée en arménien. Depuis, les temps ont

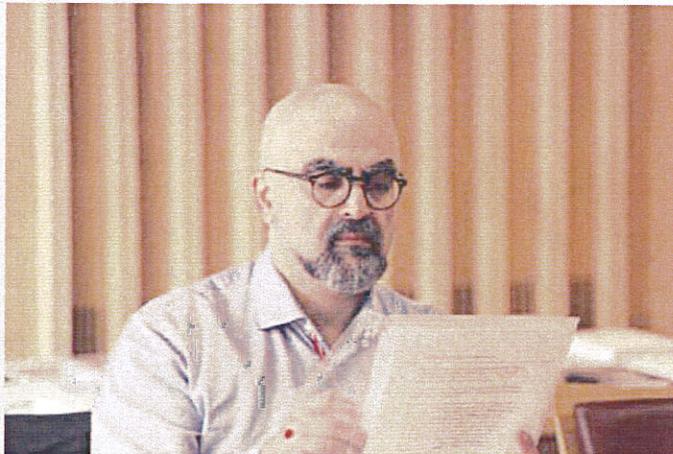


Photo © «Nor Haratch»

des résultats très positifs et que nous sommes déterminés à poursuivre l'expérience à l'avenir. Ce que nous avons compris à travers ces initiatives, c'est qu'il fallait avant tout faire aimer la langue aux jeunes et générer de l'enthousiasme autour de l'arménien occidental.

changé, mais l'idée de s'ouvrir au monde en arménien reste toujours d'actualité. Si l'on enseigne les matières générales dans d'autres langues et que l'arménien ne sert qu'à enseigner ce qui a trait à l'Arménie, les ados vont associer inconsciemment l'arménien à tout ce qui est ancien, et les langues étrangères à tout ce qui est nouveau. C'est là que se trouve le danger. C'est pour cette raison que nous avons commencé à modifier nos programmes éducatifs, en nous concentrant sur l'arménien et la requalification des enseignants en diaspora.

NH – Pouvez-vous développer un peu cette idée ?

R.P. – Bien sûr. Nous avons réalisé que si nous voulions renforcer et développer l'arménien occidental au XXI^e siècle, il fallait arrêter de présenter l'apprentissage de la langue comme une obligation et rendre la langue attractive à la jeune génération. Notre travail est en grande partie basé sur ce constat et, comme le dit ma collègue Ani Garmirian, il est nécessaire de « s'ouvrir au monde par l'arménien », c'est-à-dire, de permettre aux jeunes de vivre leur vie quotidienne en arménien, ce qui les amènera naturellement à créer dans cette langue. Sur ce sujet, de multiples questions ont émergé ces deux dernières années autour d'une série d'idées classiques. L'une d'elles était la question de l'éducation arménienne. Notre langue s'est, d'une certaine façon, enfer-

NH – Quels ont été les résultats de l'atelier d'innovation créative ?

R.P. – Lors de ces six semaines, nous avons organisé quatre initiatives, qui étaient toutes liées les unes aux autres. Il y a tout d'abord eu le programme d'une semaine qui a permis de rassembler des figures novatrices de la culture et de l'éducation autour de la création en arménien. Ils ont pensé ensemble différents outils éducatifs en arménien, dont je parlerai un plus tard. La seconde était le camp Zarmanazan, auquel ont participé près de 40 enfants, avec des niveaux d'arménien très différents. Pour la plupart, la langue qu'ils parlaient au quotidien était l'arménien. Vous auriez dû voir à quelle vitesse ils ont progressé en l'espace de quatre semaines ! Ils ont rapidement commencé à débattre et à exprimer des idées complexes en arménien occidental. Les quinze enseignants d'écoles arméniennes qui

suivaient les cours de requalification de l'INALCO étaient en contact permanent avec les ados du camp. Et enfin, il y a eu le WikiCamp.

En ce qui concerne le programme de la première semaine, laissez-moi donner quelques exemples. Pour

une approche plus centrée sur la diaspora, et pas forcément sur l'Arménie. C'est sur ce point que vous voulez mettre l'accent ?

R.P. – Exactement. Sur ce point, les cercles conservateurs vont probablement réagir en disant qu'apara-

Dans un deuxième temps, il faut se demander : comment allons-nous procéder pour le développer ? C'est ici qu'émerge la nécessité d'être centré sur la diaspora. Je suis convaincu que le développement et le renforcement de l'arménien occidental est l'affaire de la diaspora et que c'est à elle d'y apporter des solutions, en se basant sur sa réalité et ses besoins. Les responsables de la diaspora doivent de prendre leurs responsabilités et assumer ce lourd fardeau, au lieu de se tourner vers l'Arménie et d'attendre qu'Erevan y trouve une solution. Ce sont les dirigeants de la diaspora post-génocide, en particulier au Moyen-Orient, qui ont construit nos communautés. Non seulement, ils croyaient au pouvoir de la langue arménienne, mais ils ont conjugué leurs efforts et mis à profit le potentiel de leurs communautés respectives pour le réaliser. A présent, on a l'impression que nos communautés s'affaiblissent au dépens de l'Arménie, en cherchant les solutions à leurs problématiques dans un pays pour lequel les défis de l'arménien occidental et de la diaspora ne sont que secondaires. Comprenez-moi bien : je ne suis pas en train de dire que l'Arménie compte pour du beurre. Au niveau professionnel, les universités et les spécialistes d'Arménie ont bien évidemment un rôle à jouer. Cependant, ces dernières années, nous avons remarqué qu'il y avait une grande différence d'approche entre l'Arménie et la diaspora au niveau pédagogique et méthodologique. L'approche pédagogique d'Arménie ne convient pas à la diaspora occidentale. La diaspora doit utiliser sa propre approche pédagogique et se doter de moyens qui lui permettront de développer sa langue et sa culture. C'est cela que veut dire, « être centré sur la diaspora ». On parle bien évidemment ici de la vieille diaspora. La nouvelle diaspora, qui s'est formée depuis l'indépendance, fait face à des défis différents, mais tout aussi sérieux. L'Etat arménien aura un rôle déterminant à jouer pour le développement de l'arménien oriental en diaspora.

NH – Nous assistons également à un autre phénomène problématique : les Arméniens qui quittent l'Arménie et forment de nouvelles communautés dans leurs pays d'accueil feront bientôt face aux mêmes questions que les Arméniens de la vieille diaspora. Cependant, le gouvernement arménien, déjà submergé par ses propres problèmes, n'aura probablement pas d'influence en la matière. Par conséquent, est-ce que les recherches menées pour le développement de l'arménien occidental pourront bénéficier aux Ar-

méniens orientaux de la nouvelle diaspora ?

R.P. – Il y a deux facettes à votre question : premièrement, est-ce que la diaspora classique peut, d'une certaine façon, servir d'exemple à la nouvelle diaspora, et deuxièmement, quel est le rôle de l'Etat arménien et les moyens dont il dispose. Afin que la diaspora « orientale » bénéficie de l'expérience que nous avons acquise, il est nécessaire de faire des recherches, en prenant en compte les conditions de sa formation et sa psychologie spécifique. Après avoir perdu sa patrie, la première génération d'intellectuels de diaspora s'est battue pour définir son identité en tant que diaspora. Le fait est qu'aujourd'hui, cent ans plus tard, nous parlons tous deux en arménien occidental, et nous nous comprenons parfaitement.

En ce qui concerne la nouvelle diaspora, deux facteurs sont à prendre en compte : tout d'abord, le fait que nous avons aujourd'hui une Arménie indépendante, et deuxièmement, la culture de la période postsoviétique. La diaspora classique s'est développée avec la psychologie qu'elle devait résoudre ses problèmes elle-même. La nouvelle diaspora a, quant à elle, 70 ans de soviétisme derrière elle, et par conséquent a développé la mentalité que, comme par le passé, le système est censé s'occuper des problèmes. Aujourd'hui, 20-25 ans après, des communautés actives ont commencé à faire leur apparition dans plusieurs pays et envisagent de se réorganiser et de créer de nouvelles institutions, ce qui est positif. Dans certaines communautés, l'Eglise joue un rôle fédérateur. Quoiqu'il en soit, il y a beaucoup à apprendre de l'expérience de la diaspora classique, en particulier en ce qui concerne l'idée d'autonomie. Par ailleurs, la nouvelle diaspora n'a pas les problèmes de la diaspora classique comme par exemple, les divisions partisanes ou politiques.

Quant à la question du rôle du gouvernement arménien, il faut l'adresser aux autorités. Je pense que l'Etat se doit de garder le lien avec la nouvelle diaspora, afin de connaître les besoins et les défis spécifiques de ces communautés, notamment en Russie. Laissez-moi vous donner un exemple parlant : à Istanbul vivent entre 50 000 et 60 000 Arméniens, qui ont 17 écoles arméniennes. En Russie, il y a près de 2 millions d'Arméniens, mais pas une seule école arménienne, ce qui met la langue en danger. Dans certaines familles, les parents et les enfants ne se parlent pas dans la même langue. Dans une ou deux générations, l'assimilation linguistique



L'atelier éducatif Zarmanazan (France-2017)



Le Camp Zarmanazan (France-2017)

apprendre ou enseigner une langue, il y a énormément de contenu sur internet, notamment en termes de vidéos. Le problème pour l'arménien, c'est que nous manquons cruellement de contenus. Lors de cette première semaine, nous avons donc développé des outils pédagogiques sous forme de vidéos, de jeux, de chansons, que les enseignants pourront réutiliser dans leurs cours. Tous ces outils seront mis en ligne à la fin de l'année sur notre site internet et seront ainsi accessibles à tous ceux qui souhaitent élargir le champ d'utilisation de l'arménien. Lors des cinq prochaines années, notre objectif est d'élargir et de diffuser ces programmes.

NH – Un peu plus tôt, vous avez parlé de la formation des enseignants, ce qui suppose aussi un renouvellement de concept, afin que les moyens de requalification et de formation servent des objectifs précis. Il faut en quelque sorte adopter

avant, la Fondation ne faisait que donner de l'argent mais qu'à présent, elle a changé d'approche. Seulement, ce n'est pas seulement notre approche qui a changé, mais celle de toute la sphère philanthropique : aujourd'hui, les organisations veulent savoir quel effet aura leur contribution et ce qu'elle va apporter comme changement dans la société. En ce qui nous concerne, nous mettons l'accent sur la langue, la culture et l'identité, des entités qui sont en perpétuelle évolution. Voyons maintenant quelques questions philosophiques.

Premièrement, il faut se demander : voulons-nous préserver et développer l'arménien occidental ? Certains objecteront qu'il est inutile d'essayer de préserver l'identité arménienne – et plus particulièrement la langue – en diaspora. Je rejette absolument cette mentalité défaitiste, qui malheureusement est très répandue. Pour nous, le développement et le renforcement de l'arménien occidental est primordial.

► tique est inévitable, ce qui est très inquiétant.

NH – *Depuis 25 ans, les écoles arméniennes qui enseignent en arménien occidental – en particulier en France et aux Etats-Unis – ont accepté des élèves Arméniens d'Arménie, mais sans proposer de programme éducatif en arménien oriental. L'Etat arménien – le ministère de l'Education et le ministère de la diaspora – sont loin d'être en mesure de résoudre ces questions complexes d'ordre éducatif. Aujourd'hui, on peut même dire qu'une grande partie des élèves des écoles arméniennes en diaspora sont des Arméniens d'Arménie qui étudient l'arménien occidental. Comment les enseignants formés par la Fondation Gulbenkian font-ils face à cette problématique ? Prévoyez-vous un programme pour la coexistence des deux branches linguistiques, dans les écoles d'Europe occidentale et des Etats-Unis ?*

R.P. – C'est une question complexe. Notre point de vue est que les deux branches peuvent très bien coexister et communiquer ensemble, sans que l'une essaye de se dominer ou contraigne l'autre. Concrètement, je pense que les écoles devraient avoir la possibilité d'enseigner les deux langues simultanément. Malheureusement, en Arménie, il y a un manque de compréhension et de respect vis-à-vis de l'arménien occidental, qui est perçu comme un dialecte vieilli, hérité de l'arménien classique... En diaspora, on assiste au phénomène inverse : la plupart des écoles n'enseignent que l'arménien occidental. Cette approche est tout aussi nuisible, car elle tient les familles arméniennes orientales à l'écart de l'école. Heureusement, dans beaucoup de communautés, les mentalités ont évolué. Il serait absurde de vouloir obliger les enseignants d'Arménie à enseigner en arménien occidental. Cela donnerait une langue bizarre, voire même fausse.

NH – *Il serait intéressant de savoir quelles propositions sont ressorties du congrès organisé à l'université d'Erevan pour l'organisation de la nouvelle diaspora de Russie. Il ne faut pas non plus oublier les communautés qui ont récemment fait leur apparition en Europe orientale...*

R.P. – Il n'y a que peu de travaux sur la diaspora arménienne de Russie. Pour palier à cela, la Fondation Gulbenkian a financé l'organisation d'un congrès sur la diaspora arménienne de Russie, en partenariat avec

l'université d'Etat d'Erevan. C'est la première fois qu'un tel congrès était organisé, avec la participation d'intellectuels, de scientifiques et de spécialistes originaires de différentes communautés de Russie, qui ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Grâce à leurs échanges, nous avons par exemple pu découvrir qu'il existait en Russie une diaspora classique vieille de plusieurs siècles, désireuse d'apprendre l'arménien et d'avoir des écoles arméniennes, mais que cette question n'intéressait pas les membres de la nouvelle diaspora. C'est regrettable. Il faut mener un travail considérable dans cette direction et l'Etat arménien a ici un grand rôle à jouer.

Les conclusions du congrès seront bientôt publiées par l'université. Cette initiative n'était que le début d'un processus qui je l'espère se poursuivra et apportera lors des prochaines rencontres des propositions précises, basées sur des recherches scientifiques.

En ce qui concerne les communautés d'Europe orientale, je tiens à rappeler que la Fondation contribue à la publication d'« Orer », un magazine pragois qui présente au public des infos sur la communauté.

NH – *Il est surprenant que jusqu'à aujourd'hui, l'Etat arménien n'ait toujours pas pris d'initiative dans cette direction. Ne pensez-vous pas que l'organisation d'un tel congrès devrait faire partie de ses responsabilités ?*

R.P. – C'est sur le terrain scientifique que nous avons organisé cette initiative avec la faculté d'études diasporiques de l'université d'Erevan. Le ministère de la diaspora a, quant à lui, organisé le 6ème congrès pan-arménien, auquel ont participé des représentants de différentes communautés arméniennes, y compris celle de Russie.

NH – *Afin de façonner une nouvelle approche dans la diaspora, la Fondation Gulbenkian ressent-elle la nécessité de collaborer avec les grandes organisations de diaspora, et de les accompagner financièrement ?*

R.P. – Gulbenkian a toujours travaillé en collaboration avec de nombreuses organisations de diaspora. Lors du prochain quinquennat, comme je l'ai dit précédemment, nous continuerons à nous focaliser sur le développement de l'arménien occidental. Dans cet objectif, nous envisageons de mobiliser des intellectuels et différentes organisations

en les intégrant à nos programmes. Nous allons mener un travail collectif, dont nous devons définir les conditions de collaboration. Si nous voulons réussir à lancer un mouvement pour le renforcement de l'arménien occidental, il est indispensable de fédérer les forces de diaspora.

Jusqu'à présent, notre action était surtout concentrée sur l'Europe, le Moyen-Orient et l'Amérique du Nord. Mais à partir de 2018-2019, nous avons l'intention d'élargir notre champ d'action.

NH – *Comment votre action est-elle perçue par les partis ou les institutions traditionnelles (église, UGAB, etc) de la diaspora classique ?*

R.P. – Gulbenkian s'applique à entretenir de bonnes relations avec tout le monde. L'idée de développer l'arménien occidental est d'ailleurs née de discussions avec les dirigeants d'organisations et des intellectuels de diaspora. Bien entendu, nous ne nous occupons pas de politique et nous ne défendons aucune thèse ou idéologie.

NH – *Un peu plus tôt, nous avons parlé de l'approche arméno-centrée des organisations de diaspora et de la nouvelle approche que la Fondation Gulbenkian tente de promouvoir à travers ses programmes. Cette contradiction représente-t-elle un frein à votre travail, ou bien permet-elle, au contraire, de stimuler le processus de création d'une nouvelle dimension dans la société ?*

R.P. – Jusqu'à présent, nous n'avons heureusement jamais eu affaire à un conflit de nature idéologique avec qui que ce soit. Les organisations réalisent leurs programmes, chacune de leur côté, et il y a collaboration si nos objectifs coïncident. Evidemment, il peut arriver que certains ne soient pas d'accord avec notre approche et que des contradictions surgissent, mais il n'est pas nécessaire de les entretenir. Nous n'avons en aucun cas l'intention d'imposer notre point de vue. Nous avons la chance de disposer de moyens financiers qui nous permettent de réaliser nos programmes de manière complètement indépendante. Nous avons aussi des programmes en Arménie, en collaboration avec le ministère de la Diaspora, entre autres. En bref, nous nous rassemblons autour d'un projet ou d'un objectif précis, mais pas autour d'approches politiques ou idéologiques. Il ne faut pas oublier que la Fondation Gulbenkian n'est pas une organisation communautaire de diaspora, mais une grande Fondation portugaise à l'aura internationale, et dont le département des commu-

nautés arméniennes n'est qu'un petit secteur.

NH – *Ma prochaine question porte sur la propriété de la culture. Au bout du compte, le développement et le renforcement d'une langue doit donner naissance à une vie culturelle, car la culture fait vivre la langue et la langue, à son tour, façonne la culture. Seules les communautés qui ont réussi à développer une vie communautaire pourront continuer à faire vivre la langue. Que diriez-vous de ces environnements où, sur le plan politique, le gouvernement n'est pas en mesure d'accorder une place aux éléments étrangers. Existe-t-il des initiatives visant à établir des relations avec la langue locale ?*

R.P. – En tant que Fondation, Gulbenkian n'a pas pour rôle de s'immiscer dans les affaires internes des communautés d'un pays. Depuis notre bureau à Lisbonne, nous n'avons nullement l'intention – ni les moyens – de nous occuper des questions locales ou politiques des communautés arméniennes de France ou des Etats-Unis. Ces problématiques ne font pas partie de notre mission. Néanmoins, nous pouvons par exemple travailler sur la méthodologie pédagogique avec les écoles françaises, par exemple. Notre mission est de former des professionnels, en collaboration avec les systèmes éducatifs et les intellectuels. C'est à chaque communauté de s'occuper de ses questions locales et d'y apporter des solutions.

NH – *Comme on le sait, la Fondation Gulbenkian accorde depuis des dizaines d'années des bourses aux étudiants arméniens. Ce programme est-il toujours d'actualité ?*

R.P. – Bien sûr. On en parle pas beaucoup, mais rien que l'année dernière, près de 800 000 euros ont été consacrés aux bourses, soit un tiers de notre budget annuel. Ce programme existe depuis l'ouverture de notre département, et se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Par ailleurs, nous faisons aussi des investissements en Arménie. Cette année, nous y avons organisé des cours d'été consacrés aux études diasporiques. Nous soutenons aussi la sphère de l'édition en Arménie et nous finançons la publication de livres en arménien occidental. En Turquie aussi, nous collaborons avec des organisations progressistes, afin de faire connaître et de diffuser la culture arménienne.

Entretien réalisé par Jiraïr JOLAKIAN

Traduction Achod Papasian ■